

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE DUC DE KANDOS

PREMIÈRE PARTIE — LE MEURTRE DE COCO

XX — LA PROPOSITION DE MARIAGE

M. de Kandos tressaillit, et une flamme sombre anima tout à coup ses yeux.

— Qu'est ce que vous ne pouvez pas?... de manda-t-il d'une voix altérée, et dont l'accent révélait une stupeur mêlée d'inquiétude.

— Monsieur, reprit le jeune homme, cachant son front dans ses mains, je ne puis être le mari de Mlle de Kandos.

Le duc recoula de deux pas; puis, revenant vers le jeune homme, il lui saisit les poignets, en le forçant à relever la tête, avec une violence inattendue.

— Pourquoi cela?... balbutia-t-il.

Et ses yeux, empreints d'un éclat menaçant et torride, fouillaient les yeux de Gaston comme pour lire jusqu'au plus profond de sa pensée.

XXI

QUIPROQUO

— Oh! ne me le demandez pas! N'insistez pas, monsieur le duc, reprit Gaston. Je ne puis, je n'aurais pas le courage de vous répondre.

— Pourquoi... Pourquoi? répétait le duc, les dents serrées, le visage décomposé.

Mais Gaston ne faisait attention à rien. Il était trop heureux, trop troublé lui-même pour avoir le sang-froid de constater le trouble de M. de Kandos. Il ne voyait en lui que la colère, et cette colère lui semblait naturelle, après l'offre faite et le refus dont il l'avait accueillie.

— Je suis au désespoir, continua-t-il. Je sens combien je suis coupable... combien ma conduite est odieuse, impardonna-ble... Oui, vous avez raison: je devais fuir cette maison, du jour où j'ai senti naître en moi un amour qui m'était interdit... J'ai été faible, lâche, criminel, tout ce que vous voudrez, et nul

ne me jugera aussi sévèrement que je me juge moi-même... Mais je souffre tant, j'expie si cruellement ma faute, que je mérite quelque pitié, dit-il à monsieur le duc. C'est le bonheur, c'est la vie que vous m'offrez et je suis obligé de refuser... N'accusez ni mon cœur, ni mon caractère. Ne me croyez un ingrat, ni infidèle à un sentiment, quo je n'ose plus nommer... L'honneur m'interdit d'accepter, ajouta-t-il plus bas en baissant la tête et les yeux, pour échapper au regard qui l'interrogeait.

— L'honneur! répéta le duc d'une voix ébranlée, en reculant de quelques pas. Ah! c'est l'honneur qui vous interdit d'accepter une alliance... avec moi?

— Je ne puis donner mon nom... à Mlle de Kandos, continua Gaston. Et, d'ailleurs, vous-même n'y consentiriez pas... si je vous disais...

— Quoi donc?...

— Ce que je vous conjure de ne pas me forcer



Il s'avançait au hasard, piquant droit devant lui, en homme qui fuit.

à vous dire, répondit le jeune homme d'une voix lamentable.

Le duc était devenu livide.

Il s'appuyait, chancelant, à son bureau, et semblait comme foudroyé.

Toute colère avait disparu de son visage; son regard éteint, une expression étrange, mêlée de terreur et d'angoisse indicible,

convulsait ses traits. On l'eût dit vieilli de vingt ans, en quelques secondes. Ses yeux, à présent, fuyaient les yeux de Gaston qui s'étaient levés sur lui d'un air suppliant.

Au milieu de sa douleur, la surprise du jeune homme à cet vue, fut profonde.

Ce n'était pas là ce qu'il attendait, ce qu'il avait prévu.

Ce père, dont on refusait la fille, aurait dû ressentir et manifester un ordre d'idées tout différent.

Cependant, le vague soupçon, qui venait de traverser l'esprit de Gaston, ne dura pas et fit place à un sentiment tout opposé. Il voulut ne voir, dans l'émotion du duo, que la douleur que sa conduite, indigne en apparence, inspirait à un homme qui était descendu jusqu'à lui, du haut des préjugés de la société ; qui lui avait tendu la main comme à un fils ; qui lui avait proposé une union inespérée, et qui se retirait blessé au cœur par un refus que rien ne pouvait lui faire prévoir.

Ce fut une sensation atroce pour Gaston ; il es dit que la mort la plus affreuse serait douce, en comparaison des déchirements qu'il éprouvait.

— Oh ! pardonnez moi ! fit-il avec des larmes dans la voix. Vous avez été si bon pour moi... Mais vous devez comprendre qu'il faut des motifs insurmontables...

— J'aime Mlle de Kandos de toutes les forces de mon âme... et, pour que j'agisse ainsi, pour que je m'impose cette douleur... pour que je joue ce rôle, qui me révolte et me torture...

— C'est bien monsieur, interrompit le duo lentement et paraissant recouvrer quelque sang-froid. Tentile d'insister... pour aujourd'hui !... Mais il me faudra, croyez-le bien, des explications plus claires... Je ne puis accepter cette situation... Je ne l'accepte pas, non... non, jamais ! — fit-il avec force, et ses doigts crispés déchiraient le tapis étendu sur la table où il s'appuyait. — Nous nous reverrons, monsieur, avant peu. J'aurai à vous parler... et vous aurez à me dire ce que vous prétendez faire.

Gaston fit un geste, que le duo prit pour une réponse négative, et qui n'était qu'un geste de désespoir et de supplication.

— Si, si, reprit le père d'Annette, avec une brusque violence, qui l'arracha tout à coup à sa torpeur, vous parlerez, je vous le jure. On n'a pas le droit de procéder, ainsi que vous le faites, par affirmations vagues, par allusions... incompréhensibles... et que je repousse... Vous me devez des explications... Je les aurai !

Il s'était rapproché du jeune homme, le regard enflammé, la bouche menaçante. Une légère écoumme apparaissait au coin des lèvres.

— A présent, je serais incapable de les écouter... d'y répondre. Je m'attendais si peu à ce qui arrive... J'ai besoin de tout mon sang-froid. Nous nous reverrons.

Il s'arrêta, tira son mouchoir, essuya son visage baigné de sueur.

— Mais en attendant, monsieur, je pense ne pas trop exiger, en comptant, de votre part, sur une discrétion absolue, au sujet de ce qui vient de se passer entre nous.

Gaston crut qu'il lui demandait de ne pas révéler la proposition qu'il avait reçue, le refus qu'il y avait opposé, par ménagement, pour la réputation et la considération de la jeune fille.

— Oh ! monsieur, répliqua-t-il. Jamais on ne saura, je vous le jure... que vous m'avez offert la main de Mlle de Kandos, et qu'à cette jeune fille, digne de tout respect, de toutes les adorations, j'ai fait ce que le monde appellerait l'affront d'un refus...

— Quant à l'explication que vous voulez... quelque oruelle qu'elle soit, je comprends que c'est votre droit de la demander...

que c'est mon devoir de la donner. Pour tout au monde, j'aurais désiré l'éviter. Cet espoir était fou... je viderai le calice jusqu'à la lie... puisqu'il le faut... Ce sera mon expiation. Je suis à vos ordres.

— Cela suffit, monsieur. Je vous ferai avertir... et je compte sur votre parole.

D'un geste saccadé il lui montra la porte, et Gaston sortit, la tête en feu, le cœur serré, presque fou, incapable de raisonner, même de penser ; ne sentant plus en lui même qu'une immense douleur ; ayant complètement oublié de parler de l'intendant Bernard, but principal, pourtant, de sa présence dans cette maison qu'il abandonnait sans espoir de retour, après ce qui venait de se passer entre lui et le père d'Annette.

Quand il fut seul, le duo leva en l'air ses poings formés, avec une sorte de rage désespérée.

— Que sait-il ? murmura cet homme, dont la fortune et le nom faisaient envie à tant de gens, qui n'eussent eu que de la pitié pour lui, s'ils l'avaient vu à cet instant.

— Que sait-il ?... Et d'où ?... Et comment le sait-il ? Ah ! l'honneur l'empêche d'épouser Annette !.. C'est bien clair. Quelle horrible existence que la mienne ! j'ai eu peur... ma tête se perdait... Heureusement qu'il s'est tu... mais cela ne peut durer ainsi. Il faut marcher sur cette nouvelle menace... savoir à quoi m'en tenir, au juste... aviser... et ne pas s'abandonner soi-même. ... Moi... s'il ne s'agissait que de moi... ce serait bientôt fini !... ajouta-t-il d'un ton de sombre résolution. Mais Joanna... mais Annette... Je leur dois le bonheur... ma vie n'a plus d'autre but... Elles l'auront, à tout prix !... Ah ! je ne serai donc jamais pardonné ?... jamais !

Il se laissa tomber sur un siège, mais il se releva aussitôt et sonna violemment.

Un domestique parut.

— Dites à M. Bernard que je désire lui parler.

Le domestique s'inclina et sortit.

Deux minutes après, l'intendant Bernard entra.

XXII

LES DEUX COMPLICES

L'intendant regarda le duo avec le demi-sourire qui lui était habituel ; mais le visage de ce dernier était si défait, exprimait une telle souffrance et avait en même temps quelque chose de si menaçant et de si effrayé, que Bernard, ou plutôt Louis Olermont, tressaillit.

— Qu'est-ce qu'il y a donc ? demanda-t-il.

— Voyez si personne ne peut nous entendre.

Louis Olermont ouvrit la porte, jeta un coup d'œil sur le palier, puis, se retournant :

— Nous sommes bien seuls, fit-il.

— M. Lapierre sort d'ici...

— Oui, oui, je sais. Et il est, sur ma foi, aussi, bouleversé que vous. Il a filé comme une flèche, quitté l'hôtel en homme qui aurait le diable à ses trousses, sans voir même Mlle de Kandos qui le guettait à la fenêtre du petit salon du rez-de-chaussée, et qui s'est à peu près évanouie dans les bras de la duchesse.

— Savez-vous ce qu'il vient de me dire ?

— Hum !... Je m'en doute un brin, grommela l'intendant.

— Il a refusé la main d'Annette que je lui offrais, moi, le premier !...

— Et il ne vous a pas parlé de moi ?

— De vous ?... Non !... Qu'avez-vous à faire là dedans ?

—Nous verrons cela tout à l'heure. Quelle raison vous a-t-il donnée ?

—Que l'honneur lui interdisait de donner son nom à cette jeune fille.

Olermont haussa les épaules.

—Eh bien, après ? Tant pis pour lui... Qu'y a-t-il là de nature à vous bouleverser ? Tuidieu ! Allez donc montrer à vos gens le visage que vous avez, et la vérité ne sera pas longue à deviner. Tenez, vous n'êtes pas l'homme qu'il faudrait ! Ah ! si j'étais à votre place...

—Mais, misérable ! s'écria le duc en grinçant des dents, tu ne comprends donc rien, et ton cynisme te rend donc aveugle et même incapable de voir le danger ?

—Quel danger ?

—Mais il sait tout, ou du moins... il en sait assez pour refuser d'épouser mademoiselle de Kandos, pour refuser d'associer son nom au mien.

—Tout, quoi ? reprit le bandit étonné.

Puis, se frappant le front, il éolata d'un rire silencieux, en se laissant aller sur le fauteuil.

Le duc le regardait stupéfait.

—Je crois qu'il devient fou ! murmura-t-il.

—Mais non, mais non ! C'est toi qui perds la " boussole," répliqua l'intendant. Quelle poule mouillée !

M. de Kandos eut un geste de fureur.

—Trêve de familiarité, dit-il. Expliquez-vous.

—Rien de plus simple. Le jeune homme est mon fils !

—Ton fils !

—Eh ! mon Dieu, oui ! Mon fils, retrouvé par moi, il y a huit jours, lorsque je venais de olore à jamais le " bec de Coco " et de nous sauver.

Le duc eut un frisson.

—En m'enfuyant par les toits, je suis tombé au sein de ma famille. Voilà tout le mystère...

—Ainsi, M. Lapière, ce jeune homme...

—S'appelle Gaston Olermont, fils légitime de Louis Olermont, ici présent, et d'Ernestine Lapière, son épouse, actuellement lingère, rue des Trois-Couronnes.

—Ah ! le malheureux !... s'écria le duc effaré.

—Dame ! On ne choisit pas son père, c'est vrai ; et je crois qu'il n'a pas une joie folle de m'avoir retrouvé. C'est comme ma femme !

—Oh ! je comprends, maintenant, pourquoi il refuse... Ainsi ce n'est pas pour...

—Non, monsieur le duc, interrompit l'ex forçat. C'est tout simplement parce qu'il se croit indigné de s'allier au dernier représentant de la noble famille de Kandos. Elle est bien bonne, n'est-ce pas ?

—Vous me faites horreur ! fit le duc avec dégoût et colère.

—C'est connu ! Mais on ne peut pas se séparer de Bernard l'intendant, sans qu'il y consente, et la place est trop bonne, pour que le dit Bernard la lâche volontairement.

—Oui, la situation n'est belle que pour toi... qui n'as pas de conscience, pas de remords ; qui ne veux que l'or pour assouvir tes passions, et qui puise dans ma bourse... qui est plus à toi qu'à moi.

—Dame ! fit le coquin d'un air tranquille, on n'a ici-bas que le bien qu'on se donne, ou qu'on prend, ce qui est la même chose.

—Mais ce malheureux jeune homme savait le nom de son père, quand il est venu ici, quand il a aimé Annette ?

—Sans doute ; seulement il croyait ce père mort, perdu, mangé par les requins ou les orléans.

—Je comprends maintenant ses hésitations, puis sa résolution définitive ; on désespère, ses réticences, que je prenais pour des allusions... J'ai manqué de me dénoncer moi-même... C'est un honnête homme !

—C'est un imbécile... Avant qu'il entrât ici, je lui ai proposé la paix, lui offrant de lui faire épouser sa bonne amie, s'il le voulait, et il m'a repoussé.

—Qu'y pouvais-tu ?

—Tout !... Je lui aurais fabriqué tous les faux papiers qu'il aurait voulu, ou un acte de décès, en bonne et due forme, d'un certain Louis Olermont.

—Je ne suis pas vaniteux, moi, je ne tiens pas à ma personnalité ; je ne demande qu'à m'éclipser, à m'envelopper sous la peau de l'humble intendant Bernard. On ne saurait être moins exigeant.

—Pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela ? Pourquoi ne m'avez-vous prévenu ? J'aurais évité, à lui et à moi, une scène pénible et qui a manqué nous perdre tous deux ; car, un moment, le bon sens, la raison, le courage, m'ont abandonné ; j'ai prononcé des paroles qui seraient graves, si son trouble, que je m'explique, ne l'avait empêché de les comprendre.

—Pourquoi ?... pourquoi ? Parce que tu es une sensitive... Et que j'ai toujours peur que tu fasses des bêtises... Je pensais aussi que le jeune homme se laisserait faire.

—Refuser une jolie fille, qui a un beau nom et des écus... Il faut que ce soit mon fils pour ça !... Pas de chance ! Il n'est pas possible que mon sang coule dans ses veines... Il a tout pris de sa mère... c'est un rude gars !

—Et tu ne l'as pas reconnu, en le voyant ici tous les jours ?

—Il me ressemble si peu !... Et puis je n'ai pas la bosse de la famille... et la voix du sang ne me dit rien.

—D'ailleurs, ce nom de Lapière n'est pas rare, et, à dire vrai, je croyais, depuis longtemps la mère et le fils mort de misère.

—Donc, j'ai craint de te bouleverser en t'apprenant que deux personnes me connaissaient... Et qui me connaît, n'est pas loin de te connaître, tout duc que tu es !... Seulement j'étais sûr de leur discrétion !

—Du reste, depuis la dernière affaire, tu me boudes et me traites comme un chien...

—Ah ! tais-toi, misérable !... Cet assassinat...

Le duc s'arrêta, hêlant, et pressa son front dans ses mains avec un geste de rage impuissante.

—D'abord, je n'ai fait que me défendre. Il a tiré le premier, et puis tu n'es qu'un ingrat !... Fallait-il le laisser parler ? Si tu as du goût pour la guillotine... tu sais, bonsoir... Je romps nos relations !

—Ah !

—Oui, ce n'est pas toi qui me retiendrais, je le sais. Mais je suis bon et pas susceptible. Je reste. J'ai besoin de toi, comme tu as besoin de moi. Je ne puis pas te prendre ton titre ni tes biens, mais sans moi... que serais-tu ? Perdu cent fois, mille fois perdu !

—Je suis ton terre-neuve :— je te repêche et tu m'injures. Heureusement que je t'aime tel que tu es. Mon vrai fils, au fond, c'est toi. On s'attache par le bien qu'on fait, a dit un grand philosophe, et tu es comblé de mes bienfaits !

—Ah ! que ne suis-je mort le jour où je vous ai connu ! murmura le duc.

Il se promenait avec agitation, levant de temps à autre un regard plein de haine contenue et de furie impuissante sur celui qui le gouaillait et le bravait avec le cynisme d'un homme sûr de l'impunité et de son autorité.

Louis Clermont, qui savait, quand il le voulait, prendre l'aspect d'un homme bien élevé et correctement convenable, sinon sympathique, prenait aussi, à ses moments, avec une sorte d'ostentation, les façons et le langage d'un coquin du dernier étage ; il semblait jouir de la rage que cela causait au duc de Kardos.

Se vengeait-il ainsi de l'horreur que son complice ne lui cachait pas ?

— Assés ! fit violemment le duc. Il fallait encore que vous m'apportiez cette nouvelle souffrance, que vous dressiez ce nouvel obstacle sur mon chemin.

— Vous savez bien... que je veux qu'Annette soit heureuse, Je le dois ! Elle aime ce jeune homme... Elle me hait... d'instinct.

Il s'arrêta et reprit d'une voix plus basse :

— Je me demande même, parfois, si elle n'a pas de soupçons... Enfin, quoi qu'il en soit, en la mariant je lui donnais une famille de son choix... Je l'éloignais de la maison où sa présence m'est une torture. Recevant son bonheur de moi... elle m'eût peut-être accordé une petite place dans son affection... Cela m'eût soulagé.

— Maintenant, tous mes projets s'écoraient. La voilà au désespoir... Elle m'accusera de cette rupture... car je ne puis lui dire qui tu es, n'est-ce pas ?

— Sans lui dire aussi quelque chose de toi, évidemment.

— C'est donc foi. Elle cherchera une explication à cette rupture... Elle la trouvera... la vraie... et, alors, il ne me restera plus qu'à me taer, assassinant ainsi Jeanne... Jeanne... pauvre enfant !

Des larmes obscurcirent sa vue.

— Te tuer ! Bigre !... Pas de ça Lisette !... s'écria le bandit. Qu'est-ce que je deviendrais ?

— Voyons, calmez-vous, monsieur le duc ! Tout s'arrangera. Le jeune homme est trop amoureux pour rester inflexible. On l'amadourera... on lui fera entendre raison. J'ai plus d'un tour dans mon sac, et nos deux familles s'uniront par devant le maire.. Ce sera digne et rassurant. Il n'y aura jamais trop de liens entre nous.

— Et je ferais épouser, en la trompant, à cette jeune fille, le fils d'un misérable tel que toi, d'un assassin que le bourreau attend !

— Eh bien, dites donc, et vous, monsieur le duc, est-ce que vous ne lui...

— Il ne putachever.

Le duc s'était étancé sur lui, effrayant, les yeux injectés, les mains en avant, prêtes à le saisir à la gorge.

— Un mot de plus ! hurla-t-il, et tu es mort !

Louis Clermont recula en pâlisant.

— Bien, bien ! je me tais ! fit-il, comme un homme qui sent que la corde est trop tendue et va se briser. Vous êtes diablement nerveux, aujourd'hui. Heureusement que j'ai plus de tête que vous. Je vous tirerai encore d'affaire, cette fois-ci...

— Et puis vous serez encore ingrat après, si vous voulez ; mais vous verrez que Clermont a du bon... et que, sans lui... suffit ! je m'entends.

Ce disant, il ouvrit la porte et s'esquiva rapidement.

XXIII

LE COUP DE MASSUE

Cette journée, dans l'hôtel de Kardos, fut sombre et sinistre. Chacun y était inquiet ou désespéré, à sa façon, pour des causes diverses.

Louis Clermont n'avait jamais vu le duc en proie à une crise plus violente, bien que, depuis longtemps, leurs rapports fussent devenus pleins de tempêtes.

Il ne comprenait rien à ce changement qui lui faisait peur.

Plusieurs fois M. de Kardos s'était laissé aller déjà à des emportements ou à des désespoirs de nature à compromettre leur sécurité mutuelle, puisqu'il est bien évident, à présent, que des liens terribles, originels, une complicité étroite, implacable, unissaient ces deux hommes de nature si différente.

— Cela devient insupportable ! grommelait le vieux forgeron, transformé en incendiaire, pendant qu'il regagnait le pavillon où son appartement particulier était installé. C'est un homme violent et faible à la fois. Tant que la lutte a duré, il a bien marché... Aujourd'hui, qu'il n'a plus qu'à jouir, il perd la tête. Il a des remords, le niais !

— Enfin, puisqu'il faut compter avec lui, je m'arrangerai pour le calmer. C'est l'affaire de Mlle de Kardos qui lui tient au cœur pour le moment. J'arrangerai cette affaire... Le jeune homme est trop amoureux pour y regarder longtemps de si près. Quand on a faim et qu'on vous sert le rûti, on ne boude pas indéfiniment contre son ventre. Il écouterait, il céderait... j'usurai de mes petits talents, et nous tournerons encore cet écuil...

— Maintenant que... Vigot est mort... il n'y a plus de dangers à prévoir, de risques à courir... si le duc ne devient pas fou... et, ma foi, il y a des moments où j'en ai peur.

Louis Clermont se renferma dans sa chambre et n'en sortit plus de la journée, combinant quelque plan de sa spécialité, pour arranger "l'affaire de Mlle de Kardos," ainsi qu'il disait ; c'est-à-dire pour ramener le mariage d'Annette et de Gaston, sans que ce dernier fût obligé de faire connaître ouvertement la personnalité de son père ; ne doutant pas qu'il ne vint à bout de surmonter des scrupules d'honnêteté, qui lui paraissent ridicules, et que la passion, en tout cas, devait vaincre tôt ou tard.

Annette s'était également renfermée dans sa chambre, après le premier mouvement de faiblesse, rapporté par Louis Clermont au duc, lorsqu'en voyant Gaston s'enfuir de la maison, le visage bouleversé, sans chercher à lui parler, elle avait compris que tout était bien définitivement brisé de ce côté.

Elle ne voulait montrer à personne ni sa douleur, ni peut-être, la trace des idées étranges qui traversaient son cerveau et le hantaient comme un cauchemar affreux.

Quant à Jeanne, elle n'avait pu pénétrer auprès de son mari, qui désirait rester seul et lui avait fait dire qu'il la priait de ne point le déranger.

La jeune femme se sentait le cœur bien gros, voyant souffrir tous ceux qu'elle aimait ; inquiète de la singulière conduite de M. Lupierre ; comprenant qu'il y avait là quelque mystère dont elle ne pouvait rien deviner, et qui commençait à lui faire faire des réflexions, dont le caractère l'effrayait elle-même.

D'ailleurs, le rêve qu'elle avait caressé de voir Annette recevoir le bonheur des mains de son père, s'évanouissait : cela seul eût suffi pour mettre en deuil dans ce cœur délicat et généreux, qui ne vivait que de la joie des autres.

Le duc avait, en effet, donné l'ordre absolu que personne ne pénétrât chez lui, même sa femme.

C'était la première fois qu'il en agissait ainsi.

C'est qu'un événement nouveau s'était produit, quelques minutes après le départ de Louis Olermont.

Le valet de chambre de M. de Kandos, après avoir frappé plusieurs fois à la porte, était entré pour remettre à son maître une lettre qu'on venait d'apporter, et qu'on lui avait dit être d'une importance capitale.

— Qui a apporté cette lettre ? avait demandé le duc, avant de l'ouvrir et après avoir constaté que l'écriture lui en était inconnue.

— Une jeune femme, répondit le domestique.

— Est-ce qu'elle attend la réponse ?

— Non, monsieur le duc. Elle a seulement déclaré qu'elle devait vous être remise en mains propres et le plus promptement possible. Je lui ai proposé de la donner elle-même... Elle a refusé et elle est partie précipitamment.

— Est-ce que vous connaissez cette personne ?

— Nullement, monsieur le duc. C'est la première fois que je la voyais, et, d'ailleurs, je l'ai mal vue, car un voile très épais couvrait son visage.

— C'est bien.

— Je ferai seulement observer à monsieur le duc, si monsieur le duc le permet...

— Dites.

— Que cette personne devait être étrangère.

— Qui vous le fait supposer ?

— Son accent.

— Quel accent avait-elle ?

— Je ne saurais le dire. C'est un accent que je ne connais point ; mais, à coup sûr, ce n'était pas une anglaise, ni une Allemande, car elle avait, autant que j'en ai pu juger à travers le voile, des yeux et des cheveux extraordinairement noirs.

— C'est bien, vous pouvez vous retirer.

Le domestique s'inclina et sortit.

Le duc tournait et retournait la lettre avec une certaine hésitation.

Il y a des existences troublées et trébuchantes, où tout ce qui n'a pas son explication simple et immédiate inspire une inquiétude, où tout ce qui est inconnu semble menaçant.

Enfin, le duc rompit le cachet d'cire noire, sans aucune intiale, ouvrit le billet et lut ce qui suit :

« Si monsieur le duc de Kandos n'a pas oublié les événements qui s'accomplissent, à Buenos-Ayres, du 20 au 22 avril 1867 ; et s'il désire que ces événements ne soient pas rendus publics, dès demain et portés à la connaissance de la justice, qu'il s'apprête à recevoir la personne qui se présentera chez lui, ce soir, à minuit.

« Il faut que cette personne, — qui ne sera pas seule, d'ailleurs et à laquelle, par conséquent, il aurait tort de tendre quel piège, — soit introduite près de lui, de la façon la plus discrète.

« Il comprendra que c'est son intérêt.

« A minuit précis, il entendra deux fois le cri de la chouette du "campo."*

« Qu'il ouvre la porte de service du jardin, et qu'il conduise dans son cabinet, loin de tous regards, loin de toutes les oreilles, la personne qui se présentera.

* On appelle "campo" la plaine ou plutôt le désert qui s'étend autour de Buenos-Ayres et qui est rempli d'une quantité innombrable d'une espèce particulière de chouettes qui ont un cri bien connu des habitants du pays.

« Que monsieur le duc de Kandos brûle ce billet, et obéisse. « Il le faut. »

Cette étrange missive ne portait point de date ni de signature, et l'écriture, nous l'avons dit, en était complètement inconnue au duc.

Était-ce une écriture d'homme ou une écriture de femme ? Impossible de le deviner.

M. de Kandos était devenu livide en lisant ces lignes. Tout son corps tremblait.

Il les relut trois fois.

— Allons ! dit-il enfin, avec un sourire qui faisait mal à voir. C'est fini ! Voilà le coup de massue ! C'est tout le passé qui revient... Ce passé que je croyais mort, envoie à jamais !

« Il reste donc encore des témoins de ces journées maudites ! murmura-t-il plus bas. Qui ?... C'est impossible... et pourtant cela est !... En voilà la preuve !

Il frappa sur le papier qu'il tenait.

Malgré sa lividité et son tremblement convulsif, il semblait presque calme, comme il arrive souvent, quand un coup trop violent, et qui paraît sans remède, vous atteint à l'improviste.

Il renouait à lutter. Une sombre résignation s'empare de lui.

En chancelant, il gagna la cheminée, y prit une allumette et brûla la lettre, avec des gestes et une lenteur automatiques.

Puis il revint vers son bureau, s'assit devant, fit jouer un ressort qui ouvrait un tiroir secret, en sortit une boîte de pistolets, les étala devant lui, s'assura qu'ils étaient chargés, et dit froidement :

— Voilà de quoi me délivrer !

Il sourit encore.

— Il y a longtemps que ce serait fait, reprit-il, sans Jeanne... Jeanne que j'aime et que j'ai épousée ; dont j'ai associé la vie à ma vie infâme et maudite. C'est là mon vrai crime ! Car celui-là a été volontaire !... Et je ne puis l'expié qu'en l'aggravant... Ma mort serait la sienne !... Je le sais.

« Pauvre ange, pourquoi m'as-tu connu ?... Pourquoi t'ai-je aimée ?... Ah ! c'est ce jour-là que je devais me tuer... Tu serais restée pauvre et sans amour... mais tu ne serais pas la duchesse de Kandos !... »

Il éclata d'un rire nerveux, puis repoussa les pistolets dans le tiroir qu'il referma.

— De sa vie on est toujours maître, reprit-il, et il sera toujours temps d'en venir là, ce soir, après que j'aurai vu en face le nouveau danger qui me menace.

« Pour Jeanne, j'en dois de combattre jusqu'au bout, jusqu'à la dernière espérance, jusqu'au delà de l'espérance, car je n'espère plus ! D'ailleurs, je suis las de cette lutte qui renait sans cesse, à travers le sang et les larmes... Je n'étais pas fait pour cette vie... Elle est au dessus de mes forces... »

« Ah ! Louis Olermont ! maudit soit le jour où je t'ai rencontré, où la fatalité t'a mêlé à mon existence !

Il se promena une heure dans son cabinet, silencieux et morne ; puis, s'asseyant de nouveau devant son bureau, il prit une plume et du papier, et écrivit :

« A JEANNE !

« Ceci est mon testament et ma confession... »

Cela commençait ainsi :

« Ce soir, ma vie va se décider. — Il est probable qu'il ne me restera plus qu'à mourir,

« A toi, ma Jeanno adorée, mes dernières pensées et tout la vérité.

« Peut-être ne me maudiras-tu pas, quand tu sauras quelle part horrible, la fatalité à prise à mes crimes, quels remords m'ont déchiré, depuis que, sous ton influence bienfaisante, réchauffé, et éclairé par la flamme généreuse de ton cœur, je me suis enfin jugé et condamné.

« On dit que les anges ne connaissent que le pardon.

Oh! si tu pouvais me pardonner, ma Jeanno bien-aimée... Je n'ose l'espérer. Écoute moi, pourtant! Tu sauras, au moins, combien je t'aime, si indigne que je suis de toi, la plus belle et la meilleure des femmes!... »

A onze heures du soir, M. de Kandos cessa d'écrire.

Il ne se relut pas, il mit les feuillets, étalés devant lui, sous une large enveloppe qu'il cacheta soigneusement.

Sur l'enveloppe, il inscrivit ce nom : — JEANNE.

Puis il plaça le paquet dans le tiroir, près de la boîte de pistolets.

* * *

A minuit, l'hôtel de Kandos reposait dans un silence profond, soit que tout le monde dormît, ou fût semblant de dormir.

Aucune lumière ne trouait les ténèbres où était ensevelie la façade, bien que la lampe du duo fût allumée dans son cabinet.

Mais il en avait soigneusement fermé les volets pleins, et de lourds rideaux de velours, retombant devant les fenêtres, interceptaient tout rayon.

A minuit une minute, un cri singulier, poussé avec précaution et deux fois répété, traversa l'air.

C'était bien le cri particulier de la chouette des plaines nues de la Plata, et le duo, qui veillait à la petite porte bâtarde du jardin, le reconnut avec un tressaillement douloureux.

Cependant, il n'hésita pas et ouvrit, avec précaution, cette porte derrière laquelle il attendait seul, depuis quelques instants.

Il se trouva en face de deux personnages, l'un petit, l'autre grand.

Le petit passa le seuil, le premier, suivi de son compagnon, qui repoussa la porte derrière eux.

La nuit était profonde; pas une étoile ne brillait au ciel obscur.

Aucune parole ne fut échangée.

Le duo se dirigea vers la maison. Ses deux compagnons inconnus emboîtaient le pas derrière lui, marchant avec précaution pour ne faire aucun bruit.

Ils gagnèrent ainsi le porron, le péristyle, et gravirent le premier étage de l'escalier, garni d'un épais tapis où s'étouffait l'écho des pas.

Le duo ouvrit la porte de son cabinet, et s'effaça, pour laisser entrer ceux qui lui avaient donné ce rendez-vous sinistre; puis il entra à son tour et ferma sa porte; mais, au moment où il se retournait, il se sentit saisir par derrière, et ses bras furent pris comme dans deux étau.

Il ne poussa pas un cri, il ne fit pas un mouvement.

C'était Mono, le nègre de Dolorès, qui le tenait ainsi; ce n'était Dolorès, qui se dressait devant lui, les yeux étincelants, déguisée par un costume d'homme, tenant dans sa main petite et nerveuse, qui ne tremblait pas, un couteau ouvert: le couteau de Louis Clermont.

— Duo de Kandos, dit-elle froidement, me reconnais-tu ?

Le duo la regarda fixement, pendant une seconde.

— Mariquita! s'écria-t-il enfin, avec un accent d'indignité surprise, ou plutôt de stupeur inexprimable, où une sorte de terreur superstitieuse éteignait tout autre sentiment.

— Oui, Mariquita!

— Vivante! répéta-t-il.

— Oui, vivante! C'est assés z te dire que tu vas mourir!

— Elle s'avança d'un pas vers lui, levant son bras armé.

— Mariquita, lui dit-il d'une voix où il n'y avait aucune colère, pourquoi veux-tu me tuer? Que t'ai-je fait?

Elle s'arrêta brusquement sur place, se pencha avidement en avant, le dévorant des yeux.

— Cette voix... balbutia-t-elle. Ces traits! Mono, laisse-les!

Le nègre détacha son étreinte, et le duo se retrouva libre.

Dolorès, ou plutôt Mariquita, puisque tel était son vrai nom, lui saisit violemment les mains, l'attira en pleine lumière.

— « Ouchillo lo gaucho »! s'écria-t-elle tout à coup en roulant de surprise, en proie à une émotion qui secouait tout son corps souple et gracieux.

— Plus bas! murmura de Kandos.

— Mais où est donc le duo? reprit-elle enfin, l'air bouleversé.

— Tais-toi malheureuse! Oh! tais-toi! fit le mari de Jeanne, avec un mouvement de terreur désespérée, et le visage couvert d'une sueur froide.

DEUXIÈME PARTIE — L'INCENDIAIRE

I

LA PANPA *

La journée approchait de sa fin. On était au mois de février de l'année 1866, c'est-à-dire trois ans avant les événements que nous venons de rapporter, mois de grandes chaleurs et de plein été sous la zone occupée par la province de Buenos-Ayres, l'un des quatorze états confédérés, qui, dans cette partie de l'Amérique du Sud, constituaient la « République Argentine, » — vaste contrée presque aussi grande à elle seule que l'Europe entière, bien qu'elle ne compte guère que trois à quatre millions d'habitants, non compris les Indiens sauvages.

Ceux-ci, en effet, occupent encore près de la moitié de la superficie totale du pays.

Le soleil, rapproché de l'horizon, jetait ses reflets d'incendie sur le ciel incandescent et le terrain nu, brûlé, calciné, couvert d'une couche épaisse de poussière jaune et fine, de la plaine immense, et plutôt du désert monotone et mélancolique qui se développe aux portes mêmes de la ville de Buenos-Ayres, jusqu'aux confins de la Patagonie, à travers une étendue de plusieurs centaines de lieues.

Là, c'est en vain que l'œil désespéré chercherait une saillie, fût-elle seulement grosse comme le poing, ou la trace d'une verdure si chétive que ce soit.

Point d'arbres, sauf « l'ombu, » que l'on rencontre, parfois, à de longs intervalles, toujours seul, et dont le tronc noueux, bossué, tourmenté, les branches tordues et couvertes de gibbosités qui ressemblent à des tumeurs, s'effrite sous la hache, et ne peut servir ni comme bois de construction, car il n'a guère plus

* On appelle « Pampa ou campo » le désert immense qui avoisine Buenos-Ayres, dans la « Plata, » et qui n'a rien à envier au Sahara africain.

de consistance que l'amadou, ni même comme bois de chauffage, car il ne brûle point, et éteindrait le foyer allumé où on l'introduirait.

Lorsque les pluies de la saison hivernale ont cessé pour faire place aux rayons ardents d'un soleil que jamais un nuage ne cache ou n'adoucit, la verdure brûlée tombe en poussière; et, pendant des milliers de kilomètres, vous ne rencontrez plus que des champs sans fin de chardons desséchés.

Point d'eau non plus, si ce n'est, à de longues distances, quelque mare écumante et croupissante, dernier reste des pluies de l'hiver, qui achèvent de s'évaporer en répandant une odeur infecte.

Aussi loin que l'œil puisse conduire la vue, la plaine plate, nue, grisâtre, coupée, en se rapprochant de l'horizon, par ces miroitements de verre en fusion que les étrangers prennent pour des nappes d'eau, et qui ont reçu, dans le désert d'Afrique, le nom de "mirage."

Où la vue s'arrête, le ciel et la terre se confondent, sans qu'il soit possible de décider où commence l'un, où finit l'autre.

Cela est sinistre et grandiose à la fois, lugubre et saisissant, plein de lumière éblouissante et de mélancolie sombre.

Nul mouvement, nulle trace de vie, que le vol intermittent de la chouette de la pampa, qui se lève sous les pas du voyageur, pour se reposer encore à la même distance, et vous suivre toujours, de la sorte, en vous précédant, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Parfois un nuage de poussière se détache au milieu de la plaine.

C'est un troupeau de bœufs, de moutons, ou de chevaux, cherchant leur pâture dans cette fournaise, broyant les tiges dures des herbes brûlées ou des charbons squelottes. Car c'est par millions, que l'on compte, dans la province de Buenos-Ayres, Ayres, aussi vaste à elle seule que la France entière, les têtes de bétail et de chevaux sauvages, paisant en liberté, sous la conduite de quelques gauchos, aussi sauvages et aussi indépendants que l'Indien d'au delà des frontières où s'arrête l'autorité du gouvernement fédéral.

Il pouvait être six heures du soir.

Le soleil, couleur de sang, couvrait le campo de ses rayons obliques, et lui jetait un large manteau de pourpre.

Le silence était solennel, immense comme le désert. Rien ne s'agitait à la surface de la plaine.

Tout à coup, loin, bien loin, sans qu'il fût possible de préciser la distance, car les distances n'existent plus là où le regard n'a aucun point de repère, sur le ciel ou sur la terre, également étincelants et enflammés, apparut une tache noire.

Qui était-ce?—Oiseau, homme, quadrupède? Nul n'aurait su le dire.

Cela se mouvait-il même?

On pouvait le supposer, car la tache paraissait grandir et et monter à l'horizon.

Enfin, un léger nuage de poussière qui l'accompagnait, ou plutôt l'entourait, devint distinct.

Il ne s'agissait donc point d'un oiseau, mais d'un être tou chant le sol, cheval ou taureau.

Au bout de quelques minutes le doute ne fut plus permis.

La tache noire avait grandi de plus en plus; et ses contours se découpaient, sur l'horizon, à l'emporte-pièce, avec cette netteté et cette crudité de tons propres aux pays du midi, où nulle brume, si transparente qu'on la suppose, n'estompe les lignes et les couleurs.

Cette tache noire, c'était un cavalier s'avancant à travers l'espace, avec toute la rapidité d'un triple galop.

Plus de doute non plus sur l'identité du cavalier:—c'était un gaucho, non un Indien.

On voyait à ses côtés fléter les pans du poncho, (prononcez: Pon tcho) sorte de pièce d'étoffe de drap carrée, au milieu de laquelle on a pratiqué un trou pour passer la tête. Cela retombe devant et derrière, en laissant les bras libres, un peu à la façon de l'étole du prêtre.

Au dessus de son épaule droite se dressait le canon poli d'une longue carabine, retenue par une courroie passée au bras.

A certains moments des éclairs révélèrent les étriers d'argent massif et la bride, brodée d'argent également, qui maintenait le mors du cheval.

Tout le reste était noir.

Sur la tête, chapeau de feutre noir, à rebords peu larges; autour du cou, foulard de laine noire; sur les épaules, poncho de drap noir; aux jambes, pantalon bouffant de drap noir.

Cette passion du drap, de la laine et de la couleur noire, sous un ciel de feu, qui exigerait des vêtements plus légers, ou tout au moins, de couleur blanche, comme en porte l'Arabe, suffit seul à révéler qu'on est en pays espagnol.

Là, règne la tyrannie du drap, des bottes montantes et du noir.

L'homme qui mettrait un chapeau de paille ou un pantalon clair serait mal vu. On ne le recevrait pas.

Celui qui oserait porter du coutil ou de la toile pourrait mendier son pain. Il ne trouverait aucun emploi, si infime qu'il fût, et les gauchos eux-mêmes, ces bergers à demi bandits du désert, ne l'accepteraient point parmi les leurs.

Le cavalier continuait de s'avancer.

Maintenant, on distinguait tous les détails de son costume; et, quand la rapidité de la course soulevait son poncho par devant, on voyait étinceler la ceinture brodée de plaques d'argent massif, où étaient passés son couteau large et court, dans une gaine de cuir roux, et son revolver à pouce au arrondi.

Cependant, sans ralentir sa course, qui avait quelque chose d'effrayant et presque de vertigineux, à chaque instant, il se retournait sur la selle, et lançait un regard investigateur, chargé d'angoisses, vers l'horizon qui s'éloignait derrière lui, sans jamais changer d'aspect.

Ce cavalier, nous n'osons dire ce voyageur, car on ne voyage pas avec cette furie, venait évidemment de Buenos-Ayres, auquel il tournait le dos, et se dirigeait vers Chivilcoy, (prononcez: Tchi-vil-co-y.) dernière ville sur la frontière où commence le domaine des Indiens non encore soumis.

Mais se dirigeait-il, en effet, volontairement, soiemment, vers cette ville?

Sa course effrénée devait l'y conduire, à coup sûr.

Cependant, à voir son aspect, à suivre ses mouvements, il devenait évident qu'il s'avancait au hasard, piquant droit devant lui, en homme qui fuit, qui a hâte de s'éloigner d'un point donné, sans savoir où il va, sans se diriger, à proprement parler, talonné par la terreur de quelque danger, ou le remords de quelque acte terrible.

O'était un homme d'une quarantaine d'années, aux cheveux brun foncé, à la barbe épaisse et longue, qu'il portait tout entière.

L'œil clair était vif et pouvait révéler l'intelligence, en temps ordinaire. Pour l'instant, le blanc injecté de sang et la fixité du regard lui étaient toute autre expression que celle de

l'angoisse et d'une sorte de délire à demi furieux, à demi désespéré.

La tête aurait paru belle, sans la couche de poussière qui couvrait le visage, mêlée à la sueur dont il ruisselait, et remplissait tous les creux. Les traits tourmentés, marqués par le passage de toutes les passions, ne manquaient pourtant pas d'une certaine distinction.

Malheureusement, les lèvres desséchées par la soif, la chaleur et le sable fin, s'étaient fendues et crevassées.

La fatigue brisait le corps qui, par moment, s'affaïssait sur la selle, et, parfois, la tête se balançait et ballottait sur les épaules, comme si la congestion allait le jeter mourant sur la plaine calcinée.

Le cheval semblait aussi fatigué, aussi fou que le cavalier.

Couvert d'écrasse, les flancs irrités, la respiration haletante, l'œil sanglant, les narines rouges, il bégayait dans un nuage de poussière, mais ne dirigeait non plus, allant droit devant lui, par l'élan acquis, l'aisant couler sur le sable incandescent deux ruisseaux d'un sang noir et fumant, sortant de deux plaies au ventre, produites par le coupant de l'étrier, qui sert d'éperon aux gauchos, et que le cavalier lui enfonçait dans les chairs avec frénésie, chaque fois qu'il sortait d'une de ces faiblesses que nous avons signalées.

Une semblable course ne pouvait plus durer longtemps.

L'homme et le cheval étaient à bout.

(A CONTINUER.)

Commencé le 16 Décembre 1936 — (No 364).

Toute personne qui s'abonne à ce journal reçoit gratuitement (outre la prime à laquelle elle a droit) le commencement de ce feuilleton.

VARIÉTÉS

Un peu d'observation :

— Ne jugez jamais un homme d'après le parapluie qu'il porte.

— Pourquoi ?

— Il est rare que ce soit le sien !

* * *

Un cabaleur entre dans une maison du faubourg Québec.

Le maître de céans est absent, mais sa femme est présente.

— Je suis un agent d'élection, votre mari est il ici ?

— "Nain," il est "absent."

— Je voudrais savoir s'il doit voter pour les libéraux.

— "Nain !" il ne votera pas pour les libéraux, il votera avec les rouges, il a ça dans le "scing"

* * *

A la Cour du Recorder :

Un constable est dans la boîte aux témoins.

— Vous dites, constable, que vous avez vu l'assaut commis sur le plaignant.

— Oui, je l'ai vu.

— A quelle distance étiez-vous du prisonnier et du plaignant ?

— Lorsque le premier coup a été frappé, j'étais à cinq verges de l'endroit.

— Et lorsque le second coup a été donné ?

— Alors, j'étais à cinq cents verges.

NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, dirions plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou qui renouvelle son abonnement pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'un des numéros ci-dessous :

- 1.—Le Roi des Voleurs ; Le Trésor de Strongrey ; Les Héritiers du Poignard ; et plus de cinquante historiettes, etc.
- 2.—Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Intendant ; L'Amour à l'Épée ; Un Noviciat ; historiettes, etc.
- 3.—Les Aventures du Capitaine Vatan ; La Dame de Pique ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; etc.
- 4.—La Fille de Marguerite ; L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un Autre ; Un Noviciat.
- 5.—Une Vengeance de Peau-Rouge ; La Demoiselle du Cioquiéme ; Le Crime d'un autre ; etc.
- 6.—Les Meurtriers de l'Héritière ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; etc.

Toute personne s'abonnant pour plus d'une année, peut choisir autant de numéros qu'elle prend d'années d'abonnement.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus et les suivants :

Exili l'Empoisonneur — Le Testament Sanglant — Les Drames de l'Argent.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressées sans être enregistrées.

MORNEAU & CIE., EDITEURS,

Boîte 1986

475 Rue Craig, Montréal.